

IL y a 7000 ans, les derniers chasseurs- cueilleurs en Bretagne

Grégor Marchand

Le monde des uns n'est pas celui des autres, bien que le monde des uns et des autres soit le monde de tout le monde.

Pierre Dac

A quoi ressemblait la Bretagne avant la mise en culture des sols ? Comment y vivait-on ? Les communautés humaines de la fin du Mésolithique ont mis en œuvre une économie de prédation à large spectre, que les études archéologiques récentes permettent d'approcher de plus près. Techniques, agencement de l'habitat, organisation du territoire ou encore spiritualité révèlent des valeurs bien différentes des nôtres.

La fin de la dernière glaciation, vers 9 700 avant J.-C., n'a pas sonné le glas des économies de chasse-cueillette. En Bretagne, ces sociétés du Mésolithique perdureront encore pendant cinq millénaires, avec diverses formes d'organisation sociale et d'adaptation au nouvel environnement tempéré. Cette histoire n'apparaît encore que par bribes, tant les vestiges archéologiques sont disparates et sujets à des interprétations contradictoires. La fin de la période fait l'objet du plus grand nombre de travaux, facilités par des gisements exceptionnels. Au cours du sixième millénaire avant J.-C., la péninsule armoricaine connaît des changements multiples dus à l'arrivée de nouvelles économies agricoles et pastorales, à la fois par échanges de proche en proche et par déplacements de pionniers (cf. fig. p.30). Tout en adoptant et adaptant certains nouveaux outils, les communautés mésolithiques à l'ouest de la Vilaine vont maintenir leur mode de vie pendant quelques centaines d'années. L'explication de cette forme de résistance fait appel en premier ressort à l'idéologie de ces peuples, notamment aux rapports à la tradition. Mais elle a seulement pu s'exprimer parce que l'exploitation du milieu permettait le fonctionnement normal de la société. Les tra-

vaux actuels s'efforcent donc de comprendre l'articulation des facteurs techniques, environnementaux et démographiques, dans une démarche d'écologie préhistorique. Et cette approche intégrée doit en définitive répondre à une question : qu'est-ce qui explique la désagrégation de ce monde au début du cinquième millénaire ?

Un environnement tempéré exploité tous azimuts

Le réchauffement post-glaciaire s'est traduit par une forte remontée des niveaux marins entre 10 000 et 6 000 avant J.-C., puis par des variations plus lentes. Au Mésolithique final, le niveau marin est inférieur environ de dix mètres à l'actuel ; la ligne des plus hautes mers correspondrait alors très grossièrement à la cote des moins quatre mètres des cartes marines, même si dans les faits il convient de pondérer cette valeur pour chaque segment de côte en fonction de l'érosion et de la forme du littoral. Toutes les grandes îles actuelles sont séparées du continent, quoiqu'il existe alors de vastes ensembles insulaires aujourd'hui morcelés,

comme l'archipel de Molène ou le bloc Houat-Hoëdic. La découverte d'industries lithiques du Mésolithique final sur Groix ou Hoëdic suffit à démontrer la réalité d'une navigation, au moins par cabotage. Les analyses palynologiques nous parlent de formations forestières très denses, des forêts primaires où se manifestent particulièrement chênes, noisetiers, tilleuls et ormes.

Des hommes ont occupé cet environnement tempéré ; comment l'ont-ils exploité ? Quelques analyses polliniques récentes dans le sud de la Bretagne ou dans le couloir ligérien laissent croire en l'existence d'une « proto-agriculture » d'ampleur limitée, peut-être dès le septième millénaire (travaux de L. Visset – Université de Nantes). Ces données étonnantes sont à considérer encore avec prudence, tant il est difficile de comprendre le mode de diffusion des taxons domestiques à travers l'Europe à une date aussi ancienne. Par ailleurs, aucune preuve de domestication animale ne peut être apportée ; bien au contraire, les vestiges évoquent sans ambiguïté une économie de prédation intensive (travaux de A. Tresset-CNRS). L'exploitation de la bande côtière et du milieu marin est bien connue, grâce en premier lieu à deux sites extraordinaires fouillés en Morbihan dans les années 30, sur les îles de Tévéc et de Hoëdic. Des informations essentielles concernant la vie quotidienne des hommes ont été recueillies. Par ailleurs, les nécropoles installées au sein même de l'habitat restent encore une source d'information inégalée en France. Plus récemment des habitats comme la pointe de la Torche à Plomeur en Finistère ou Beg-er-Vil à Quiberon en Morbihan ont permis d'aborder les sites littoraux avec des méthodes

modernes d'investigation (cf. fig. p.29). Si les sols acides du Massif armoricain ne sont pas favorables à la conservation des ossements, des accumulations de coquilles par les hommes furent suffisantes sur ces sites pour inverser le pH des sédiments et préserver quelques restes osseux.

Que nous révèlent ces amas coquilliers sur les pratiques alimentaires de nos ancêtres ? Le spectre de faune chassée est très étendu. Pour les mammifères, les cerfs (*Cervus elaphus*), les chevreuils (*Capreolus capreolus*) et les sangliers (*Sus scrofa scrofa*) sont une des bases de l'alimentation ; l'aurochs (*Bos primigenius*) est présent en plus faible quantité. On connaît également à Tévéc et à Hoëdic des ossements de cétacés, interprétés comme des victimes d'échouage. Les restes de marte (*Martes martes*), de castor (*Castor fiber*) et de chat (*Felis sylvestris*) peuvent laisser penser à une chasse pour les peaux, de même peut-être que pour les nombreux renards (*Vulpes vulgaris*). Le seul animal domestique est le chien (*Canis familiaris*) : un compagnon de chasse ou un animal de boucherie ? La liste des oiseaux est longue (tableau 1), avec en tête les canards et de nombreux oiseaux marins. Tous ces volatiles ont-ils été réellement chassés ou s'agit-il parfois de morts naturelles sur un habitat déserté par les hommes ? Les conditions de fouilles ne permettent pas de préciser ces points. Les coquilles, elles, ne sont pas venues mourir sur le site ! Suivant la nature des fonds proches, ce sont des patelles (*Patella sp.*), les moules (*Mytilus edulis*), les palourdes (*Venerupis decussatus*) ou les coques (*Cerastoderma sp.*) qui sont récoltées. Les huîtres (*Ostrea edulis*) ou les scrobiculaires (*Scrobicularia plana*) sont diversement

Nom commun	Nom spécifique
Buse	<i>Buteo sp.</i>
Canard (colvert)	<i>Anas platyrhynchos</i>
Canard siffleur	<i>Anas penelope</i>
Cigogne	<i>Ciconia sp.</i>
Grand cormoran	<i>Phalacrocorax carbo</i>
Etourneau sansonnet	<i>Sturnus vulgaris</i>
Faucon pèlerin	<i>Falco peregrinus</i>
Goéland brun	<i>Larus fuscus</i>
Guillemot de Brünnich	<i>Uria aalge</i>
Harle piette	<i>Mergus albellus</i>
Macareux moine	<i>Fratercula arctica</i>
Pétrel	<i>Procellariidé</i>
Pigeon ramier	<i>Colomba palumbus</i>
Petit pingouin (Torda)	<i>Alca torda</i>
Grand pingouin	<i>Alca impenis</i>
Sarcelle d'hiver	<i>Anas crecca</i>

Liste des oiseaux trouvés sur l'amas coquillier de Tévéc lors des fouilles Péquart (1928 à 1930).

représentées ; les coquilles Saint-Jacques (*Pecten*) sont plus rares. Les cyprées (*Trivia europaea*) et les littorines (*Littorina obtusata*) sont abondamment utilisées en parure mortuaire, dans des bracelets et des colliers qui comprennent chacun des milliers d'éléments. Les crabes font l'objet d'une collecte intensive sur l'estran ; à Beg-er-Vil par exemple, c'est le tourteau (*Cancer pagurus*) qui domine (travaux de Y. Gruet – Université de Nantes). La pêche est moins bien documentée, à cause de la fragilité des restes : il y avait au menu des daurades (*Sparus aurata*), des seiches (*Sepia officinalis*), des labres ou vieilles (*Labrus bergylta*), des raies (*Raja sp.*) et du requin hâ (*Galeorhinus galeus*). Toutes ces espèces sont accessibles lors d'une pêche côtière.

Cet inventaire évoque immédiatement une exploitation très large du milieu animal, pour l'alimentation, les vêtements, l'outillage et la parure. La cueillette est mal représentée, faute de conservation des restes. Et comment caractériser l'alimentation des hommes dans les terres ? Les saumons figurent sans conteste au chapitre des ressources fondamentales de la région : en 1750 par exemple, huit mille saumons furent pêchés dans l'Ellé ! Pourtant nous ne connaissons rien d'une éventuelle exploitation à la Préhistoire, même si les habitats du Mésolithique final sont particulièrement nombreux sur les terrasses non-inondables des fleuves.

Le large spectre de cette économie n'est pas pour autant synonyme d'une gestion opportuniste de l'environnement, mais les choix et les interdits alimentaires sont encore très difficiles à percevoir. Nous verrons plus loin que le fonctionnement de cette économie dépend d'une organisation sociale et de techniques particulières.

Une technologie simple

L'archéologie de la période mésolithique se fonde pour beaucoup sur l'analyse des vestiges de pierre. L'absence de silex sur les terres émergées a pu être compensée par une collecte intensive de galets de silex sur les plages. Les recherches récentes ont montré également un usage de roches autochtones de substitution : l'homme du Mésolithique connaît à l'évidence toutes les roches taillables de son environnement. La couverture arborée est parfois un obstacle (on connaît aujourd'hui des gisements non exploités), mais l'accès au sous-sol est possible par les ruisseaux, les falaises ou les arbres renversés. La hiérarchie que les tailleurs appliquent aux matériaux relève de

ce que l'on nomme l'empreinte culturelle. Leur choix dépend autant de l'outil que le tailleur souhaite obtenir, que de l'accessibilité du gisement. Au cours du Mésolithique, certaines roches de substitution, comme les phanites ou les ultramytonites, ont donc connu des succès divers.



G. Marchand

Le niveau coquillier mésolithique final (couche sombre) de la Pointe de la Torche (Plomeur, Finistère), protégé par des niveaux sableux (couche claire).

L'usage de l'arc léger est couramment répandu ; les sagaies ont semble-t-il disparu. A la fin du sixième millénaire avant J.-C., la mode en Bretagne est aux flèches tranchantes (cf. fig. p.31), qui provoquent de fortes hémorragies dans la proie, diminuant probablement le temps de poursuite. D'autres types d'armatures de flèche, triangulaires et perçantes, subsistent encore dans les carquois, hérités des périodes précédentes. La boucherie et le travail des peaux se font avec un outillage de pierre

moins standardisé que les armes de chasse : grattoirs, éclats denticulés et éclats tranchants. Les lames à troncature, à la fois couteau et perçoir, sont des outils quotidiens si importants qu'ils accompagnent les individus dans leur tombe. Les méthodes de production sont adaptées à la forme des blocs (galets ou plaquettes), témoignant de la grande flexibilité du système technique. Les techniques de débitage mettent parfois en œuvre une percussion avec une pièce intermédiaire en bois de cervidé (percussion indirecte ou percussion au punch), à l'instar de ce que l'on connaît ailleurs en Europe à cette période.

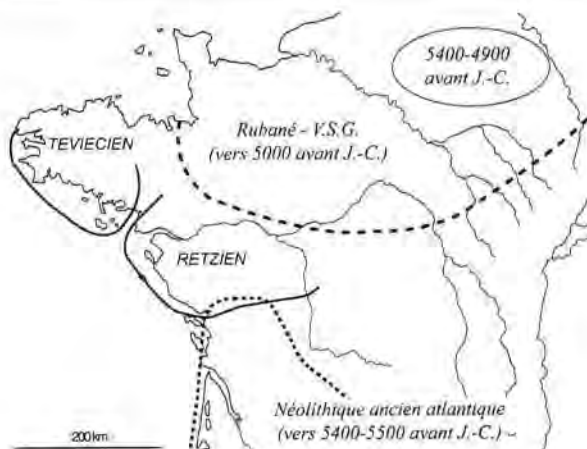
L'outillage en os comprend de grands stylets ou poignards, réalisés dans des épiphyse, tandis que les bois de cerfs sont des haches et des outils à fouir. Des fouilles en milieu humide et anaérobie permettent de dresser un plus large inventaire des outillages mésolithiques en matières végétales. Ainsi à Noyen-sur-Seine (Seine-et-Marne), gisaient dans un ancien chenal de la Seine comblé vers 7000 avant J.-C. une pirogue monoxyle, des paniers en vannerie et une nasse. Nul doute que les peuples d'Armorique disposaient d'un large éventail technique, aujourd'hui disparu. Une tourbière livrera-t-elle un jour ces précieuses informations ? Quoi qu'il en soit, cette technologie peut être qualifiée de simple dans la mesure où elle n'implique pas des importations à longues distances ou bien des corps d'artisans spécialisés. Elle n'est pas sommaire, mais

témoigne de savoir-faire multiples profitant de toutes les ressources de l'environnement et issus de traditions millénaires. Dans le traitement de la pierre se manifeste un souci de gestion parcimonieuse des matériaux, différent des systèmes techniques du Néolithique.

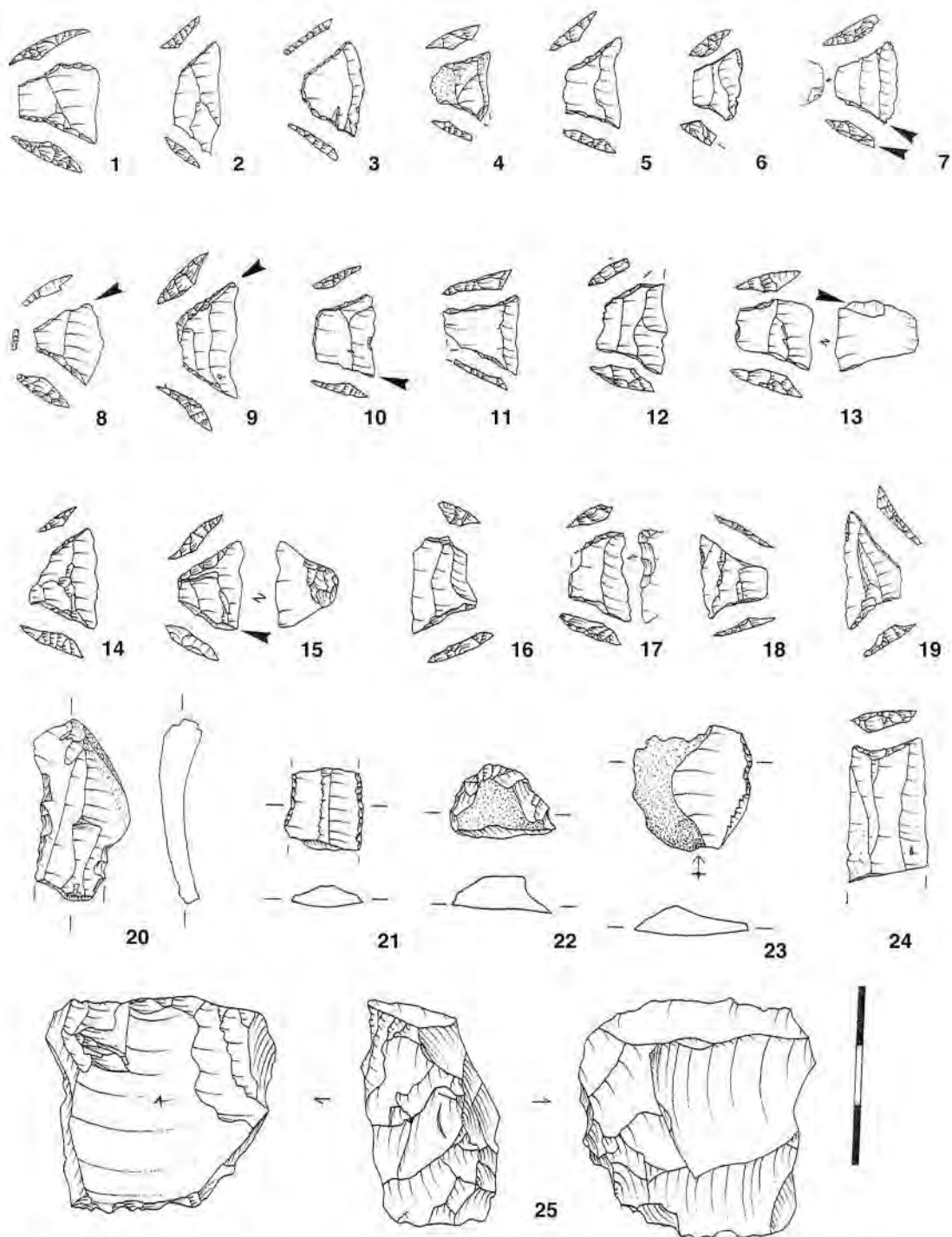
Nomades ou sédentaires ?

Parler de mouvements de populations ou d'individus aux périodes préhistoriques alors que l'on traite d'objets abandonnés dans des couches soumises aux multiples altérations naturelles et humaines n'est paradoxal qu'en apparence. En fait, il est possible d'extraire des indications à partir de nombreuses données (échange d'objets, transmission de techniques et de modes, saisonnalité).

Pour des populations de chasseurs-cueilleurs, la période critique est la sortie de l'hiver et le début du printemps, alors que les stocks éventuels de ressources végétales sont épuisés. La viande des animaux est la plus maigre et, consommée seule, elle présente une toxicité élevée ; les coquillages peuvent alors être essentiels par leur apport en hydrates de carbone. Des premières études de saisonnalité réalisées par C. Dupont (Université de Paris I) à partir des palourdes révèlent d'ailleurs que l'amas coquillier de Beg-er-Vil à Quiberon aurait été occupé en début de croissance de ces coquillages, soit à l'orée du printemps. On sait par ailleurs que certains bivalves, comme les moules, sont trop maigres après la période de reproduction ; l'été n'est pas une période très favorable pour cette consommation. La période d'occupation serait l'hiver à Téviec, avec une chasse des canards siffleurs, mais c'est une approximation discutable puisque le reste de la faune a pu être chassé tout au long de l'année. A l'intérieur des terres existent aussi des ressources abondantes en milieu fluvial. Jusqu'au début de ce siècle, les colonies de mulettes ou moules d'eau douce (*Margaritifera margaritifera*) formaient par endroits un véritable « pavage » des fonds de cours d'eaux. Le printemps est la meilleure saison pour les collecter à des fins alimentaires, mais il reste à en trouver en fouilles pour savoir si cette espèce était déjà présente et consommée au Mésolithique ! Quant aux saumons, ils offrent le meilleur poids de chair lors de leur remontée des cours d'eau de juin à novembre, l'arrivée massive des animaux se situant au printemps et surtout à l'automne (octobre-novembre). Au début de l'hiver, après le frai, ces poissons gagnent l'océan ; leur



Dans la seconde moitié du sixième millénaire avant J.-C., les groupes mésolithiques bretons (culture téviecienne) et ligériens (culture retzienne) sont confrontés à de nouveaux modes de production, à de nouvelles traditions.



Industrie lithique du Mésolithique final de la Presqu'île à Brennilis. 1-19 : trapèzes (la fonction tranchante est dénoncée par les stigmates d'impact (flèche noire) ; 20-24 : outillage commun ; 25 : noyau en silex (dessins de G. Marchand).



Juste sous le labour, un habitat du Mésolithique final à Kerliézoc en Plouvien (Finistère) fouillé en 2001.

Vue aérienne d'un site mésolithique final, sur les plages nord de la Presqu'île à Brennilis (Finistère) en 1990.

forte perte de poids rend alors leur capture moins attractive. L'automne est aussi un temps fort pour la collecte des noix, dont on sait qu'elle furent consommées en abondance grâce aux coquilles carbonisées.

L'hiver et le printemps sur le littoral, l'été et l'automne à l'intérieur, voilà un modèle simple ! Des données récentes viennent pourtant nous parler d'une gestion différente des territoires. L'analyse chimique des ossements humains, réalisés par R. Schulting (Université de Cardiff) et M. P. Richards (Université de Bradford) à Tévéc et Hoëdic, donne des indications concernant l'alimentation des individus et leurs déplacements. Les variations des taux d'azote et de carbone dans le collagène des os dépendent de l'alimentation moyenne pendant une durée de cinq à dix années avant le décès. On constate ainsi que 70 à 80 % des protéines ingérées par les individus de la nécropole de Hoëdic sont issues de l'océan (ce qui inclut les saumons...). La seule exception concerne les jeunes femmes, dont l'alimentation se base davantage sur les animaux terrestres. On peut émettre l'hypothèse d'une recherche de femmes provenant de communautés du continent, soit des pratiques exogamiques bien attestées dans la littérature ethnographique. A moins qu'il

ne s'agisse d'interdits alimentaires pour les femmes en âge de procréer ? Quoi qu'il en soit, l'importance de la diète marine laisse penser à une stabilité annuelle du groupe sur la bande côtière : des facteurs culturels (tabous) et politiques (présence d'autres groupes) devaient évidemment compliquer la simple poursuite des ressources.

De toutes les façons, cette importance des ressources aquatiques ne permet pas de rendre compte de la répartition des centaines de sites aujourd'hui connus en Finistère, dans tous les contextes topographiques (cf. fig. p.32-33-34). Ces habitats semblent s'organiser en un système simple : une première série de vastes habitats sur le littoral, une seconde série à une vingtaine de kilomètres, et une troisième série à l'intérieur, bien attestée par exemple dans la vallée de l'Aulne (cf. fig. p.36). Tous sont entourés de sites plus restreints dont l'outillage est orienté vers la fabrication d'armes de chasse (dits sites logistiques). Il est évident que les rythmes de déplacements entre ces habitats restent difficiles à cerner.

Comment combiner toutes ces données ? Une certaine stabilité des territoires est envisageable, avec des groupes côtiers et



des groupes continentaux ; l'hypothèse de migrations annuelles de l'intérieur vers le littoral ne semble plus la plus appropriée. Cependant, les échanges entre ces zones sont permanents, pour des raisons économiques, sociales et culturelles. Avec le biais de la conservation des vestiges, il nous semble que le littoral était une zone

riche et attractive. Les galets de silex ramassés sur les plages sont utilisés en abondance jusqu'au cœur de la péninsule ; ils sont essentiels à la réalisation du système technique. Le sel – récolté dans des mares asséchées ou par des tiges végétales trempées dans des eaux salées – est également une ressource alimentaire fondamentale, dont l'exportation est difficile à démontrer. L'acquisition de ces biens se fait-elle directement lors d'expéditions, par échanges de proche en proche ou par colportage ? Et dans ces deux derniers cas, qu'est-ce qui est donné en contrepartie ? La cohésion des modes techniques, de l'embouchure de la Vilaine au Conquet, implique des contacts fréquents et peut-être la conscience d'appartenir à une entité qui dépasse le groupe et même les proches voisins. Les échanges matrimoniaux sont un autre aspect des liens inter-groupes.



G. Marchand

La Villeneuve à Locunolé (Finistère). La première terrasse non-inondable de l'Ellé a été occupée à maintes reprises au cours du Mésolithique. La place de ces grands habitats fluviaux dans l'organisation du territoire reste à définir plus précisément (sites de pêche ?).

La sédentarité n'est possible dans ce type d'économie que lorsque les ressources sauvages sont abondantes et peuvent être stockées. L'archéologie ne nous dit rien sur une éventuelle « culture du saumon » en Bretagne ! En revanche, les coquillages assurent une grande souplesse aux économies du littoral, parce qu'ils représentent une ressource abon-



G. Marchand

Le site de la Presqu'île à Brennilis, au milieu d'un cirque montagneux.

dante, nutritive et facile d'accès. On ne peut exclure dans ce cas un cycle d'occupation annuel.

La Presqu'île à Brennilis et le système d'exploitation des Monts-d'Arrée

La connaissance de l'occupation de l'intérieur des terres ne date que du début des années 90, avec les travaux de P. Gouletquer (C.N.R.S. – Université de Brest) et de son équipe. Elle se base encore pour beaucoup sur les découvertes dans les labours : l'agriculture intensive et en particulier la culture du maïs apparaissent à la fois comme les destructeurs et les révélateurs de ce « patrimoine diffus ». Une série de sondages a débuté en 2001, qui vise à dépasser les limites de cette documentation.

Lors de travaux d'entretien du lac de Brennilis en 1989, les eaux de ce lac peu profond ont été abaissées de deux mètres, dégagant de larges « estrans ». Les prospections systématiques à l'aide d'un carroyage ont alors permis de recueillir des milliers d'objets en pierre au lieu-dit la Presqu'île, en Brennilis. Des sondages réalisés en 2001 en arrière de l'actuelle ligne de rivage n'ont en revanche rien livré ; cet habitat a en fait été totalement dégradé par le mouvement des eaux dans la retenue artificielle. Les hommes du Mésolithique s'étaient installés sur un versant exposé au nord, le long du Roudouhir, un peu en amont de son intersection avec l'Ellez. Le fait que les types d'outils soient peu variés plaide pour des occupations sur une période assez courte (cf. fig. p.31). La chasse est attestée indirectement par les traces d'impact sur les flèches tranchantes. Au Mésolithique, le Yeun-Ellez n'était ni une tourbière, ni un lac, mais déjà probablement une cuvette mal-drainée. L'édification des tourbières aurait commencé au début de la période subboréale (fin du cinquième millénaire avant J.C.),

soit au Néolithique moyen, avec un ennoiment permanent de certaines zones basses. A cette époque plus tardive que celle qui nous intéresse dans ces pages, le noisetier est l'espèce dominante, accompagné du chêne et du bouleau, dans des forêts clairsemées.

Cet habitat est surtout exemplaire par les circulations de roches que l'on y observe. Tout ce qui se taille dans un périmètre de trente-cinq kilomètres a été utilisé, ce qui nous donne la mesure d'une zone économique d'il y a 7000 ans. Les galets de silex détenaient une valeur maximale, puisqu'ils sont à la fois les plus utilisés et les plus lointains (tableau 2). Les roches atteignaient le site sous forme de matières brutes et non de produits finis. Mais pourquoi importer des roches médiocres comme les phanites de Callac ? Le déplacement de ces matières ne répond pas à une stricte logique technique ; il pourrait être le témoignage indirect de la vitalité des économies mésolithiques de ces lieux. Car plutôt que de considérer le centre de la Bretagne comme une zone déshéritée au regard du littoral, il faut plutôt y voir un espace de transfert, que la géographie rend bien compréhensible. D'ailleurs, l'exemple des « pilhaouerien » des Monts d'Arrée est une source de réflexion pertinente. Au 18^e et 19^e siècle, des populations de cette région aux faibles rendements agricoles récupéraient des chiffons contre des faïences du nord et de l'est de la France. Les flux de marchandises ne vont donc pas systématiquement de pair avec un enrichissement des groupes ! D'autres scénarios tout aussi difficiles à valider par les faits archéologiques dans l'immédiat nous parleraient de réunions périodiques des communautés de toute la Basse Bretagne au milieu de ce cirque naturel, ou bien de territoires de chasse partagés, ou encore d'un circuit de migration d'un seul groupe étendu à presque tout le département. Il semble urgent d'approfondir les recherches dans le centre du Finistère, pour améliorer nos connaissances des habitats : grands campements de bords de rivières, mais aussi entrées de gorges et haltes tem-

Matière	Origine	Distance	%
Calcédoine du Clos	Plourin-lès-Morlaix	16	2,5
Microquartzite de la Forest-Fanderneau	La Forest-Landerneau	31	9,3
Grès armoricain	Bordure orientale du Yeun-Ellez	0,5	3,4
Quartzites divers	Placages locaux	0	0,3
Grès lustré	Baie de Douarnenez ?	36	6,6
Phtanite	Région de Callac	32	5,6
Quartz	Filon local	0	5,0
Silex	Rivage nord ou baie de Douarnenez	36	53,2
Ultramylonite de Mikaël	Plougonven	20	14,1

Les matières taillées sur le site mésolithique final de la Presqu'île à Brennilis et les distances parcourues pour se les approprier. Cette économie se distingue par une large ouverture dans toutes les directions de l'espace, mais aussi par le recours privilégié aux galets de silex collectés pourtant à longue distance.

poraires en abris-sous-roche. Des traceurs existent (types d'outils, technique de tailles ou matières particulières), qui demanderaient à être interrogés plus finement.

Une société peu hiérarchisée

Revenons à la zone d'information principale, la côte. L'endroit d'accumulation de coquilles est à la fois un espace de travail (foyers, aires dallées circulaires) et une nécropole sur laquelle vont se dérouler des rituels, soit une conception de l'habitat bien différente de la nôtre. Après la mort, le corps est déposé en flexion forcée dans une sépulture collective, où sont écartés les restes précédents (de un à six individus). Des recherches sur l'ADN permettront peut-être de préciser un jour le degré de parenté de ces gens et la raison de ces associations dans le monde des morts. En effet, la segmentation de la société est encore difficile à percevoir. Y. Taborin (Université de Paris I) a montré qu'à Téviec et Hoëdic existe une différence des parures suivant les sexes : domination des cyprès pour les hommes et des littorines pour les femmes. Par ailleurs, il y a quelques tombes d'adultes un peu plus riches que les autres, mais jamais sans objet exclusif. D'ailleurs, la production des outils en roches dures ne montre pas de spécialisation telle qu'on en observera plus tard dans les économies agricoles complexes du Néolithique.

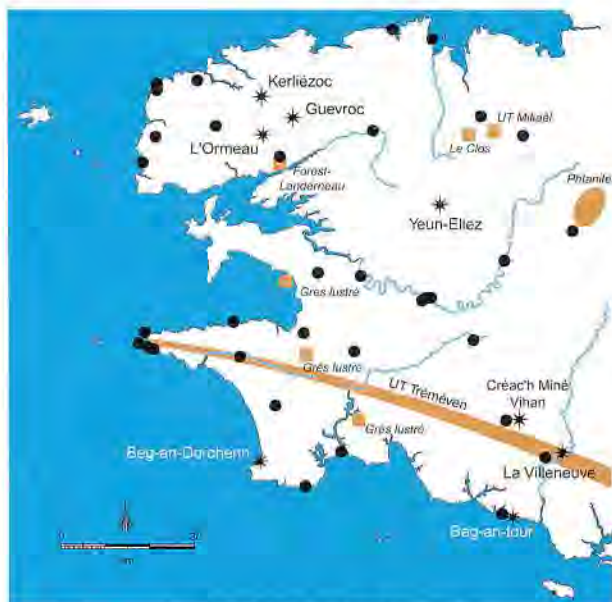
Le désormais célèbre meurtre de Téviec fait refluer une éventuelle image édénique de ces populations ; monsieur K6 (l'un des six individus inhumés dans la tombe K) avait

reçu de face une flèche (d'un type mésolithique local) dans le thorax et une flèche dans le dos, ce qui fait beaucoup pour un accident de chasse. Dommage pour ce jeune homme au parcours « heurté », puisqu'il venait de se remettre d'une fracture de la mandibule ! Rappelons aussi un fait qui marque tous les archéologues : le nombre d'adultes inhumés avec des enfants est proportionnellement élevé, ce qui laisserait entendre que la communauté n'avait pas voulu prendre en charge des enfants en bas âge.

Si la richesse des cosmogonies reste à jamais scellée, quelques éléments nous introduisent à un monde symbolique marqué par le rapport étroit à l'animal. Ainsi, les bois de cerfs installés au-dessus de la tête du mort à Téviec ou à Hoëdic semblent transformer métaphoriquement l'homme en cervidé. Que dire en revanche des mandibules de sanglier ou de cerf dans les foyers qui surmontent les petits monuments funéraires de Téviec ? Abondantes parures en coquillage, outils placés sur le torse ou dans la main, saupoudrage d'ocre dans les tombes sont autant d'appréts pour un voyage post-mortem. Lorsque l'on pénètre plus avant dans la vie et la mort d'une communauté mésolithique du littoral, l'impression d'une différence radicale naît inmanquablement, non seulement dans l'existence quotidienne mais également dans les valeurs.

Le ver était dans le fruit ?

Voilà brossé à grands traits ce que l'archéologie nous enseigne de ces derniers peuples de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs



Organisation du Mésolithique final en Finistère. Les étoiles matérialisent les vastes sites, les points des sites plus restreints. Les gisements de matières exploitées - hors des galets de silex côtiers - sont indiqués en orange. L'ultramylonite de Tréméven (ou UT) est une variété taillable d'ultramylonite qui se rencontre par petits filons tout le long de la zone broyée sud-armoricaine.

de Bretagne. Maintenant, que chacun anime ces sociétés et ces hommes à sa manière ! Il nous reste à comprendre ce qui a pu déstabiliser cette civilisation. Le phénomène est rapide suivant l'échelle de temps de l'archéologue et les traditions techniques millénaires vont basculer « brusquement ». Examinons d'abord des causes naturelles. L'équilibre entre les ressources et la consommation peut évidemment être altéré par des épidémies qui frapperaient des ressources essentielles, notamment les mammifères ou les coquillages. Les preuves archéologiques manquent totalement. En revanche, lorsque l'on aborde les phénomènes sociaux et historiques, un scénario pourrait se dégager. Vers 4 800 avant J.-C., des pionniers apparaissent à l'est du Massif armoricain, porteurs de traditions techniques radicalement différentes qui impliquent une organisation plus complexe (échanges de matériaux à très longue distance, constructions de longues maisons). La côte vendéenne est aussi occupée par des populations porteuses des nouveautés techniques néolithiques, peut-être dès 5 300 avant J.-C. (cf fig. p. 30). Très vite, certains outils sont traduits par les groupes mésolithiques des Pays-de-la-

Loire et de Bretagne, qui conservent pourtant leurs traditions techniques. Des échanges de biens, d'hommes ou d'animaux entre ces communautés sont fort possibles, même s'ils restent à prouver. L'histoire récente des colonisations européennes nous enseigne que c'est une situation déstabilisante, notamment lorsque certains membres de la communauté autochtone parviennent à contrôler tout ou partie des échanges. Or peu après la disparition des cultures mésolithiques, vers 4 700 avant J.-C., on constate l'explosion des richesses thésaurisées dans les tombes néolithiques (haches polies en jadéites, bracelets) et l'apparition d'une hiérarchie sociale qui entraîne l'érection de grands monuments réservés à quelques-uns. La restriction des terrains de chasse n'est peut-être pas la cause première de la fin des économies de chasse : le contrôle des échanges ou la compétition pour l'acquisition de biens de prestige est un ferment possible des inégalités, tant parmi les premiers groupes d'agriculteurs que parmi les derniers chasseurs.

Un panorama de la Bretagne à la fin du Mésolithique montre une des manières de vivre dans cet environnement tempéré qui nous est si familier, malgré les innombrables destructions ultérieures. De ce si proche voyage subsiste pourtant un goût tenace d'exotisme. ■

Pour plus d'informations

BARBAZA M. 1999 - Un monde nouveau. Les civilisations post-glaciaires. La Maison des Roches, Paris.

GOULETQUER P. 1991 - Ils inventaient le temps. Barmenez-ar-Sant. Chants du Néolithique profond. Editions Breagnes, 135 p.

KAYSER O. 1986 - Les amas coquilliers d'Armorique. Archeologia, n°218, p. 68-74.

MARCHAND G. 2000 - La néolithisation de l'ouest de la France : aires culturelles et transferts techniques dans l'industrie lithique. Bulletin de la Société Préhistorique Française, tome 97, n°3, p. 377-403.

SCHULTING R. et RICHARDS M. P. 2001 - Dating women and becoming farmers : new palaeodietary and AMS dating evidence from the breton mesolithic cemeteries of Téviec and Hoëdic. Journal of Anthropological Archaeology, p. 1-31.

Grégor MARCHAND, UMR 6566 du CNRS, Laboratoire d'Anthropologie - Campus de Beaulieu - Rennes I - 35042 Rennes cedex